Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville . . . . . $ 4.00
Un An par la Poste . . . $ 3.

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . . $ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 247 OTTAWA, VENDREDI 16 OCTOBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative

Accuses de Meurtre

Proces Beaulieu-Bouchard

SHERBROOKE, 15 Oct.—Alvine Carbonneau dit :

Je suis la veuve de Philippe Bouchard. Je demeure à Sherbrooke depuis le 2 avril. Auparavant, je demeurais à Notre Dame de Lévis.

Je connais le prisonnier depuis le 10 septembre dernier. Je l'ai vu une fois chez nous, sept ou huit jours avant. La première fois qu'il est arrivé chez nous, il passait minuit, il est venu avec un ami que je ne connais pas. Mon mari faisait du tapage. Ils ne sont pas restés longtemps.

Le 10, l'accusé a frappé à la porte chez nous avec la petite Eva Maréchal qui a dit : " Voilà un monsieur qui a affaire à vous." Mon mari a dit : " Qu'il entre. "

L'accusée est entré en demandant si Jos Beaulieu était là. Mon mari lui a offert un siège, et l'accusé demandant de l'eau, je suis descendue pour en chercher dans l'appartement de madame McIver,dans sa cuisine.

C'est là que les locataires d'en haut prennent l'eau.

Le prisonnier est allé chercher une bouteille de whisky, c'était une bouteille blanche,la même qui m'est maintenant montrée, j'ai pris alors un coup avec eux. Mon mari était sobre dans le temps. Je suis descendue deux fois en bas de notre escalier ; la première fois il y avait un homme dans le passage, au pied de l'escalier ; il m'a demandé si M. Beaulieu était en haut ; il est entré avec moi dans la chambre, et il est parti quinze ou vingt minutes après. La seconde fois, le même homme, du moins c'est lui qui m'a dit qu'il était déjà venu, était encore là ; il m'a fait la même question que la première fois et est resté moins longtemps, 7 à 10 minutes. Il n'y avait pas de lumière. Je ne le reconnaîtrais pas. Je ne me rappelle pas d'avoir vu le monsieur qui m'est maintenant montré. (On montre au témoin, le nommé Noël, témoin entendu hier.)

Je suis remontée, l'accusé et mon mari parlaient et buvaient ensemble. Quand la bouteille a été vide, mon mari s'est mis à chanter une chanson, en disant : " M. Beaulieu a payé sa bouteille, il faut que je paie la mienne, tu vas m'en donner ou tu meures. " C'est un patois qu'il avait lorsqu'il était en boisson. Pour me sauver de lui, je suis descendue chez Mme McIver, et me suis cachée, dans une garde robe, dans la cuisine. Il est descendu pour me chercher; il a frappé dans la porte de Melle Maréchal, croyant que j'étais là, et a menacé de défoncer la porte après qu'il a été remonté, j'ai dit à Mathilde : " Ne craignez pas, je suis cachée ici. "

Mon mari est redescendu une deuxième fois et m'a cherchée partout, j'ai entr'ouvert le garde robe et l'ai vu,il avait une lampe dans la gauche et un fer à repasser de la main droite J'ai entendu Mde Maréchal qui disait : " On va voir si on peut être tranquille, je vais aller chercher la police . " J'ai alors remonté et j'ai cherché à l'apaiser, en lui disant que Mde Maréchal menaçait d'aller chercher la police, Il a alors barré la porte et prenant un fer à repasser dans sa main, il a dit, c'est avec ça qu'on va la servir la police. Le prisonnier a dit là dessus. Laissez moi partir,je n'ai pas envie d'être pris ici, moi. Mon mari a pris l'autre fer à repasser,en disant : ne craignez pas, on les servira avec ça.

Il s'est ensuite tranquillisé et ils sont sortis tous les deux, le prisonnier et lui. Ils ont été absents 1½ à 2 heures.Je les ai vus pendant quelque temps qui marchaient sur la rue Wellington. passant et repassant.

J'ai ensuite rêveillé ma petite fille qui était endormie sur mon lit, j'ai fait coucher dans son lit, puis j'ai ôté seulement mon corsage de robe, ai passé une chemise de nuit, par dessus ma jupe de robe et me suis jetée sur mon lit.

C'est mon mari qui m'a réveillé pour me faire prendre un coup. Je n'ai pas voulu me lever. Quelque temps après, il est parti de la cuisine pour venir me trouver, en disant : elle va en prendre ou bien on verra cela. J'ai alors fermé ma porte et ai mis le taquet en dedans pour avoir le temps de mettre mon corsage de robe, et j'ai entendu Beaulieu qui disait ; " Ne touche pas à ta femme, quand on se bat on se bat avec les hommes." Mon mari a dit, je suis bon pour un homme. J'ai alors ouvert ma porte et j'ai vu mon mari qui s'élançait pour frapper l'accusé ; Beaulieu l'a frappé de suite, mon mari est tombé sur le côté gauche, la tête sur l'échelle. Après qu'il a été à terre, l'accusé lui a donné un coup de poing et un coup de pied, mais je n'ai pas vu dans quelle partie du corps.

Mon mari avait la tête sur la barre d'en haut de l'échelle et s'appuyait par terre avec ses mains. Beaulieu était chaussé ; je n'ai pas remarqué quelle sorte de chaussures.

J'aicrié à l'accusé: Laisse le,laisse le! Ma petite fille est sortie de sa chambre dans ce temps là en criant. Mon mari s'est relevé et j'ai vu qu'il avait du sang à la figure. Je lui ai donné de l'eau pour se laver. Pendant qu'il se lavait, l'accusé arrangeait son collet.

Après s'être lavé, mon mari a dit à Beaulieu: Ce n'est pas gentil d'avoir frappé comme cela, ce n'est pas avec ton poing que tu m'as fait cela. Beaulieu a répondu : C'est avec mes poings que j'ai frappé ; si tu ne m'avais pas frappé le premier, je ne t'aurais pas couché.

Mon mari a dit : Je vais appeler la police et te faire prendre. Et il a appelé la police une fois.

L'accusé a dit : Donne-moi ce qui m'appartient et je vais m'en aller. Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire par là. L'accusé m'a dit qu'il avait donné de l'argent à mon mari pour acheter de la boisson et que c'était lui, Beaulieu, qui avait payé.

Je lui ai dit, je vais regarder dans ses poches et s'il a votre argent, je vais vous le remettre. Mon mari a dit là-dessus : le premier qui approche, je lui casse la gueule. J'ai dit alors à l'accusé, allez vous en, si je peux trouver votre argent, je vous le remettrai. Beaulieu est parti. J'ai demandé à mon mari de venir se coucher, il m'a dit de le laisser tranquille, que ce n'était pas de mes affaires. Je me suis alors couché et j'ai dormi pas mal longtemps. Je ne sais pas combien de temps. Quand je me suis éveillée, j'ai vu qu'il n'était pas dans ma chambre ; j'ai vu ses chaussures près du lit ; j'ai trouvé mon mari, dans la salle du milieu, couché sur le ventre, la tête sur les bras. Il était onze heures ou midi, je ne sais pas au juste. L'accusé était dans la cuisine ; je lui ai montré dans quel état était mon mari, il m'a dit ce n'est rien, il dort et il est parti. En partant, il m'a dit; ne dites pas à personne que je me suis chicané avec votr mari.

J'ai tourné mon mari sur le dos, je lui ai mis un oreiller sous la tête et ma petite fille et moi, nous lui avons lavé la figure, les mains et les pieds. J'ai envoyé chercher Melle Maréchal, elle est venue avec sa sœur Eva ; elles sont restées environ vingt minutes et sont redescendues.

J'ai ensuite envoyé chercher M. Morency, il a pris du temps pour venir ; il n'était pas à son magasin.

Après la chicane, l'accord fait, Beaulieu a versé de la bière dans des verres, en disant : la chicane est finie, nous allons prendre un coup. Je n'ai pas connaissance, comment cette bière là est venue dans la maison. Mon mari n'a pas voulu en prendre;je lui ai dit,tu ne prends pas ton verre,il a dit laisse le là. J'en ai pris un verre et Beaulieu aussi. Ce verre de whiskey au commencement est la seule boisson que j'ai prise cette nuit là.

Dans ma déposition devant le Coroner, il y a des choses que j'ai oublié de dire, j'étais émue et nerveuse et je n'ai pas pu signer mon nom.

J'ai pensé à l'affaire depuis,et j'ai tâché de me rappeler de tout, et ma déposition aujourd'hui est plus exacte que celle faite devant le Coroner.

Mon mari avait sur le nez et sur l'œil des plaques bleues, c'étaient des blessures qu'il s'était faites quelques jours auparavant. Il avait aussi une coupure sur l'œil gauche et des égratignures sur le front. Il avait dans l'avant midi les mêmes blessures que j'ai remarquées,après que l'accusé l'a eu frappé.

Je n'ai pas vu le prisonnier dans aucun temps dans ma chambre à coucher cette nuit-là,

TRANSQUESTIONNÉ

Je ne puis pas préciser les heures, je, n'ai pas signalé l'heure dans aucun temps, quand je parle de l'heure c'est à peu près. Quand je me suis levée le matin, sa blouse, sa veste et son chapeau étaient accrochés à leur place ordinaire, où il avait coutume de les mettre.

Quand mon mari a parlé de sortir après que Mme Maréchal eut menacé d'aller chercher la police, j'ai dit à l'accusé: " C'est bon, sortez avec lui, il est trop tard, vous ne pourrez pas avoir de boisson, le grand air va le dégriser et vous le ramènerez.

A jeûn, mon mari était un bon garçon paisible; en boisson il devenait mauvais et violent, il ne fallait pas le contrarier, il fallait le laisser faire à sa volonté. J'ai attrapé des coups quelquefois, en voulant l'empêcher de briser des meubles.

A Lévis, il y a trois ans, il est tombé du troisième étage, on l'a ramené sans connaissance; il a été malade trois semaines et il distillait du sang par les oreilles.

Deux fois, à Lévis, c'est arrivé qu'ils me l'ontramené plus mal équipé que dans sa chicane avec l'accusé; une fois, il avait un œil presque sorti de la tête.

Alvine Bouchard:

J'ai neuf ans, je n'ai pas fait ma première communion, un serment c'est prendre Dieu à témoin de ce qu'on va dire, il faut dire la vérité. Si je disais pas la vérité,j'irais en enfer.

Je connais le prisonnier que vous me montrez, c'est M Beaulieu. Je l'ai vu pour la première fois chez nous ,à la basse ville, dans la maison de M. Long. Nous restions en haut, au troisième étage. C'est quand il a tué papa que j'ai vu M. Beaulieu pour la première fois. Papa maman et moi, nous étions assis près de la table, quand M. Beaulieu est arrivé. Il faisait noir. La lampe était allumée.

Il a demandé si M. Jos. Beaulieu, de Lévis, était chez nous; papa a dit: " Non. " il a demandé à papa:" Cela fera t il de la différence si j'emportais de la boisson ?" Papa a dit Non. Il a dit :" Je vais aller à la station, voir si Jos. Beaulieu est arrivé, et s'il n'y est pas, je reviendrai avec de la boisson. " Papa a dit:" C'est bon. " Il est parti et ensuite je me suis couchée sur le lit à maman. Quand je me suis réveillée, je me suis levée et j'ai vu papa, maman et Beaulieu dans la cuisine, qui parlaient; je n'ai fait que passer; j'ai vu une bouteille noire sur la table de la cuisine. J'ai ensuite fait ma prière et me suis couchée dans mon lit. Je me suis réveillée le matin, quand il y avait du train; je me suis levée et me suis sauvée chez Madame McIver.

En passant j'ai vu papa par terre et M. Beaulieu le frappait, et ma man voulait l'empêcher de frapper. J'ai vu M. Beaulieu lui donner des coups de poing, dans la figure, je n'ai pas vu autre chose, je me suis sauvée. Maman tenait le bras de Beaulieu pour l'empêcher de frapper. Quand j'ai sorti de ma chambre, papa était à terre et criait ; " Laissez moi donc lever, laissez moi donc lever ! " Il faisait clair dans ce temps là. J'ai resté quelque temps chez Mme McIver, ensuite j'ai été chez Mme Maréchal ; j'ai été longtemps.

Ensuite j'ai monté chez nous et j'ai vu papa couché sur le dos tout en sang, il avait des égratignures à la figure. Maman était dans sa chambre à coucher assoupie dans sa grande chambre ; je suis allée regarder à la fenêtre. Ensuite, papa râlait comme s'il avait étouffé. J'ai réveillé maman et j'ai dit ; regarde donc papa ce qu'il a,maman est venue,elle a pris de l'eau,et nous avons lavé papa; nous avons lavé du sang sur le plancher près de l'échelle près de papa et près de la cloison. Maman lui a lavé la figure et moi les mains. Maman a parlé à papa, mais il ne lui a pas répondu Les linges que vous me montrez sont les linges dont nous nous sommes servis.

Ensuite je suis allée chercher Mlle Maréchal, qui est montée avec sa sœur Eva.

Après cela, j'ai été chercher M. Morency ; il est monté quelque temps après.

J'ai vu Beaulieu donner des coups de pied, du pied droit, à papa, dans la figure, pendant qu'il était par terre.

Beaulieu est allé dans la chambre à coucher de maman, je l'ai vu assis sur le lit, après la bataille, je ne sais pas où était maman dans ce temps là, moi j'étais dans la cuisine, avant de descendre en bas.

Maman m'a dit de prendre garde de dire que c'était Beaulieu, qui avait fait tout cela.

TRANSQUESTIONNÉE

Mon père était encore par terre, quand je me suis sauvée. J'ai sorti de ma chambre et c'est en passant que j'ai vu cela. Je courais un peu, je ne me suis pas arrêté pour voir, maman ne m'a pas dit de ne pas dire la vérité, mais elle m'a dit : Ne dis pas que c'est M. Beaulieu qui l'a tué. Elle a ajouté : Remarquez le bien pour le reconnaître.

Je ne me suis pas approchée près de papa,en passant;maman était plus près de lui que moi,quand j'ai passé pendant qu'il était à terre.

Papa voulait donner des coups à maman ce soir là.

RE-EXAMINÉE

Dans l'avant midi, j'ai remarqué une blessure sur chaque œil et une sur la tête qui saignait.

Quand papa voulait donner des coups à maman, pendant qu'elle était cachée chez Mme McIver, il disait qu'il y avait un autre homme avec elle.

Quand je suis remontée dans l'avant midi, j'ai vu Beaulieu dans ma chambre, assis sur mon lit, et il y avait une bouteille blanche près du lit.

LETTRES
SUR LA
POLITIQUE EXTERIEURE

Quoi qu'on dise, qu'on écrive et qu'on pense à l'extérieur ou à l'intérieur dans les milieux intéressés à la négation de notre relèvement, la France tout entière a repris conscience de la hauteur de ses destinées. Il ne s'agit plus aujourd'hui pour elle que de les tenir en mains, de bénéficier de circonstances exceptionnellement favorables, de conformer ses actes futurs à ses expériences et à ses traditions.

La voix souveraine de notre idolâtrée patrie acclame chaque jour la politique — non de préparation d'entente, le *cas échéant*, qui semble satisfaire plusieurs de nos ministres,— mais la politique d'entente complète avec la Russie.

Il surgit à cette heure en France du sein des masses profondes, avec une énergie dont il serait dangereux à un gouvernement issu du suffrage universel de ne pas s'inspirer, non la compréhension vague de nos intérêts nationaux, mais la volonté précise de voir nos gouvernants tendre l'effort suprême de leurs facultés vers un but unique : associer dans toutes les revendications pacifiques ou autres de notre politique extérieure la puissance moscovite à notre puissance.

A cet égard, il n'existe en France, dans le plus petit des villages, dans la plus royaliste des châtellenies, dans le plus radical des faubourgs que d'infimitésimales divergences.

Les hommes d'État de la République, dont la mission est de gouverner dans le sens des aspirations de la majorité du pays, se trouvent aujourd'hui en face de l'universalité de ces aspirations. Leur responsabilité est donc entière, absolue. Nulle ressource ne leur est marchandée nulle réserve ne leur est faite, nul le condition ne leur est imposée, nulle direction ne leur est prescrite. C'est en pleine liberté de leurs moyens d'action qu'ils peuvent agir, mais dans le but déterminé de l'entente franco russe. C'eux qui ont depuis vingt ans concouru de toutes leurs forces à provoquer l'état d'esprit général qu'ils constatent et bénissent à cette heure, qui ont par la parole, par la plume, par la propagande sous toutes ses formes, par l'agitation même qui force les oreilles à entendre ce que les yeux refusent de voir, ceux là sont tenus de remettre la cause qu'ils ont fait triompher entre les mains de nos gouvernants. Ils font acte de civisme et créent par là des devoirs plus grands encore aux mandataires du pays. Ces précurseurs, la France, l'histoire demanderont un jour aux ministres qui ont tenu entre leurs mains,auxquels le pays a remis une situation de politique extérieure incomparable, ce qu'ils en ont fait ? Nous saurons alors, ce que nous n'avons pas le droit de demander au milieu de négociations en cours, quelle mission a été donnée au noble amiral Gervais, sur quelle base des projets d'entente ont été présentés au Tsar, quelles instructions circonscrivent les démarches d'ambassadeurs aussi dangereux que MM Herbette et Waddington et avec quelle précision ils se sont maintenus dans la stricte voie diplomatique où la France ordonne que marchent à l'avenir ses représentants à l'étranger.

J'ai fait un jour un mauvais rêve, chassé aussitôt, et je me suis posé ces questions :

Si l'amiral Gervais, si M. de Montebello, si M. Herbette et M. Waddington, si notre nouvel ambassadeur à Constantinople n'avaient reçu de M. Ribot que de vagues conseils de coquetterie avec toutes les puissances, si aucun profit de l'état d'âme du Tsar et des peuples français et russes n'avait été obtenu, si Portsmouth était la preuve que rien n'a été tenté pour l'union franco russe *effective*, si l'adoucissement au régime des passe ports en Alsace Lorraine était la récompense d'un *statu quo*, si nous n'étions que naïfs en comptant sur la conversion sans réticence de MM. de Giers et de Mohrenheim, longtemps à la dévotion de M. de Bismarck et qui peuvent encore au jourd'hui, au moins par leur passivité, éloigner ou empêcher la conclusion de notre entente avec le grand Tsar, si notre ministre des affaires étrangères, dont les discours sont aussi remarquables que l'ont été les écrits du gouverneur de Paris, n'était qu'un général Trochu de la diplomatie et ne croyait pas à la « folie sublime » de l'alliance franco russe, s'il laissait filer notre étoile dans un ciel surchauffé. — Ah ! le vilain songe ! Mais revenons à la réalité.

Nos hommes d'Etat connaissent trop la puissance de l'opinion publique en France; ils sont trop sincèrement républicains pour résister à l'impulsion d'un grand mouvement national.

Ils savent que le blâme ou la faveur du pays, que sa malédiction ou ses récompenses seront distribuées en raison de la prévoyance, de la loyauté dont ils auront fait preuve vis à vis du Tsar, et en raison des bénéfices, de la dignité, de la sécurité, des garanties qu'ils sauront faire retrouver à la France dans l'entente franco russe.

Notre caractère français a ceci de différent du caractère teuton, que plus nous nous sentons forts, plus nous sommes calmes, et plus la modération et la sagesse ont de prise sur nous.

Qu'on en cherche là preuve, d'abord dans le discours si élevé de M. de Freycinet, dont chaque ligne est une affirmation de notre prudence ; dans le discours du président de la République, tout plein d'appels généreux à l'oubli de nos divisions intérieures et enfin dans le discours du général Saussier, auquel la fierté légitime de la valeur de l'armée qu'il commande, n'arrache pas un mot de chauvinisme.

Quel contraste entre ces trois discours et l'ordre du jour de l'empereur François Joseph au retour d'une inspection de ses troupes et dans lequel il se félicite de voir son armée en *état de soutenir une guerre*. Et quelle avantage la comparaison ne donne t elle pas à l'esprit modérateur de la France, lorsqu'on réfléchit aux paroles de Guillaume II, à Erfurt, même si l'on dédaigne de citer ses injures au *parvenu corse*, ses mots de *revanche*, et si l'on s'en tient au texte officiel soigneusement expurgé par ses censeurs habituels du MONITEUR DE L'EMPIRE !

Voilà les assurances pacifiques que cet étonnant ligueur de la paix donne à l'Europe.

C'est ici, dit il aux généraux du 10e corps, que le conquérant corse a blessé gravement les princes allemands et humilié profondément notre patrie abattue. C'est alors que germa dans l'âme de Monsieur mon arrière grand père l'idée de la résistance à outrance qui, plus tard, devint le soulèvement réparateur de l'année...

La situation est à ce point la même que la NOUVELLE PRESSE LIBRE DE VIENNE, si germanophile, en a jugé comme nous, lorsque l'un de ses rédacteurs politiques a écrit :

Guillaume II a tort de tant parler de revanche : ce mot, dans sa bouche, pourrait donner l'idée aux Français de faire ce que la Prusse a fait en 1813.

Le BUDAPESTH HIRLAP dit à son tour qu'Erfurt, que 1807 ont été vengés en 1813 et en 1870, et déplore " l'oubli de sa grandeur et de sa responsabilité, qui a fait jeter à Guillaume II des exclamations dictées par une passion brutale."

Dans les circonstances actuelles, qui nous font les alliés de l'Allemagne, ajoute le journal de Pesth, nous sommes directement intéressés à nous occuper de ce discours provocateur, et nous posons avec plein raison la question : Le discours d'Erfurt a t il été prononcé et publié avec l'assentiment des alliés de l'Allemagne ? et a t on réfléchi aux conséquences qu'il pourra faire éclater à Paris ?

Déjà à Schwarzenau, l'Empereur pacifique, après avoir célébré les vertus militaires des armées autrichiennes et allemandes, les avait conviées " à marcher coude à coude, épaule contre épaule, contre l'ennemi commun. "

En Bavière, les fanfaronnades de Guillaume II n'ont pas été jusqu'à oser déployer l'étendard impérial en face des troupes du royaume.

Les façons prussiennes, les lois prussiennes, la prédominance prussienne provoquent encore des résistances à Munich. Ce qui vient de Berlin, y est subi PAR NÉCESSITÉ, AVEC LA RAISON, MAIS NON PAS AVEC LE CŒUR. Une correspondance publiée par la GAZETTE DE SILÉSIE nous fournit ces expressions.

La trompette guerrière est décidément fatale à Guillaume II, lorsqu'il l'embouche. C'est à Erfurt qu'il a appris que les tribus des Ouahehé avaient massacré l'expédition Zaleswski,dans l'Est Africain. On dit qu'à cett nouvelle, l'empereur allemand, pris de l'une de ces colères qui vont jusqu'à la convulsion, a juré de venger dans des torrents de sang l'injure faite au drapeau toujours victorieux de la Prusse. Verrons nous bientôt le Reischstag jeter à son tour, comme les Parlements français et italien, les millions et les hommes dans les aventures colonales ?

Pour rassurer le peuple allemand sur les inquiétudes qui l'ont assailli après Cronstadt, la presse de Berlin s'efforce de persuader à ses lecteurs que la marine anglaise ne ferait qu'une bouchée de la nôtre et que notre armée ne vaut pas " ce qu'un vain peuple pense".

LA GAZETTE DE COLOGNE disait après Portsmouth:

Aucun des officiers de marine français accompagnant l'amiral Gervais à Portsmouth n'a pu, dans le fond de son cœur, se cacher ce fait attristant, c'est qu'une demi douzaine de coups de canons tirés du cuirassé anglais NILE suffiraient à anéantir toute l'escadre française du Nord, y compris le MARCEAU de l'escadre de la Méditerranée.

Le BERLINER TAGEBLATT dit après nos manœuvres :

Le commandement en chef laisse beaucoup à désirer et l'auréole qui, dans certains cercles, a resplendi sur les noms des généraux Saussier, Galiffet et Davout,a pâli subitement. On entend exprimer le même jugement sur la valeur de résistance aux fatigues et sur la discipline des troupes, qui n'ont pas répondu aux efforts qu'on exige des troupes dans les autres armées.

Même les officiers russes qui ont assisté aux manœuvres ne se sont pas laissé éblouir par l'encens officiel, et ont vu assez clair pour comprendre combien de lacunes sont à combler dans l'organisation et dans l'instruction de leurs alliés.

A ces racontars sans portée, nous pouvons répondre par deux faits autrement réels :

1° Qu'à Munich, Guillaume II a déclaré que " le mauvais état de l'artillerie de l'armée autrichienne, le manque de cohésion de son infanterie, l'inexpérience, pour ne pas dire l'incapacité, de ses officiers la rendent impropre à une guerre prochaine et que son relèvement ne peut être espéré, tant qu'elle aura pour chef un homme aussi moralement usé que François Joseph " ;

2° Que le résultat des manœuvres allemandes est lamentable, que l'armement est jugé défectueux par tous les généraux unanimement, que le nouveau fusil doit être remplacé, bref que l'armée de nos voisins est dans un état d'infériorité qu'ils ne peuvent plus contester. En Allemagne, l'armement doit être complètement modifié, renouvelé, et l'on affirme que Guillaume II ira en personne aux Reichstag, à la session d'automne, réclamer les crédits énormes que la situation exige.

Le NEUE MÜNCHENER TAGEBLATT a été saisi, à Munich, pour avoir attaqué " la manie des armements et du faste militaire de Guillaume II, manie qui épuise l'Allemagne, et la laissera complètement ruinée, après la prochaine guerre ". L'empereur aura donc à déployer toute son éloquence auprès du Reischstag, où il trouvera de sérieuses resistances; mais sa gloire, s'il triomphe,en sera d'autant plus grande.

En fait de triomphe, c'est tout autre chose que vient de remporter au Vatican l'empereur allemand à propos du pélerinage des 20 000 ouvriers, la plupart français, venus à Rome par reconnaissance pour l'encyclique *De conditione artificum*.

On m'écrit de source autorisée la curieuse lettre qui suit :

L'empereur n'a rien inventé de mieux que d'expédier son ambassadeur représenter au Vatican que lui, *chef de l'Europe*, il trouvait fort mauvais que Sa Sainteté Léon XIII favorise ainsi l'essence de la démocratie et fasse du socialisme, alors que ce socialisme minait son trône, le trône du roi d'Italie... et tous ces trônes de l'Europe..., qu'il lui en voulait fort de favoriser cette bande de démocrates qu'on appelle le gouvernement français (incident Lavigerie, etc.

Ce à quoi le plus spirituel des cardinaux a répondu :

Il est possible qu'au Vatican il se commette des maladresses,le terrain politique y est peu cultivé, et on y est rien moins que bon diplomate, mais je ne sais,si jamais on en a commis de pire que celle d'accueillir ici l'empereur d'Allemagne qui se moquait du pape au Quirinal, et cherchait, avec le roi Humbert, tous les moyens de mettre l'Europe à feu et à sang. Les souverains de la Triple Alliance traitent le pape comme quantité négligeable.

(à suivre)

Wolff's ACME Blacking
LE MEILLEUR POLI POUR
LES HARNAIS
Le Meilleur pour les bottes
" " " " bottines
" " " " souliers d'enfants
ABSOLUMENT IMPERMEABLE
ADOUCISSANT et PRESERVANT le cuir,
Polissez les bottes une fois par semaine, les bottines de dames une fois par mois et les harnais trois fois par année. C'est assez pour obtenir des resultats jamais faits. Il n'y a jamais eu un poli plus beau ni plus durable.
Vendu partout.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE